



Les Chroniques de Mab
Le prix du
Silence

D.O. Nairn

A Journey beyond the Forgotten Frontiers

Les Chroniques de Mab

Le Prix du silence

**ou Voyage dans la vie d'une bonne traumatisée au cœur de la cité princière de
Dianty**

Par D. O. Nairn

01	4
02	13
03	22
04	28
05	36
06	42

Alexandra Guardi est réveillée par sa mère de très bon matin. Le soleil perce à peine à travers les vitres de la maisonnette de la rue des Tanneurs où la jeune femme a grandi. Elle se redresse sans grande difficulté, mais pas sans une douleur persistante à l'arrière du crâne. Douleur fantôme, comme avait dit le médecin. À déjà seize ans, elle n'est pas ignorante de ces petites douleurs et courbatures dues au long travail, mais cette souffrance-là est bien différente. Lancinante et vicieuse, sachant se faire discrète avant de se rappeler au bon souvenir de la fille aux moments les plus inopportuns. Posant ses pieds nus sur le sol froid, elle se redresse promptement, les lattes de bois craquant sous son poids de passereau. Peut-être qu'une partie de l'argent qu'elle touchera bientôt pourra servir à rénover cela, se dit-elle. Cette maisonnette n'a pas toujours été un lieu de bonheur, mais elle est le seul havre de sécurité qu'elle n'ait jamais connu. Ignorant son reflet dans le petit miroir de la chambre commune, elle se passe de l'eau froide sur le visage avant de faire sa toilette et de s'habiller de sa robe rose, que sa mère a fait nettoyer et repriser chez la lavandière voisine. Ce n'est pas son habit de tous les jours et le tissu lui semble un peu rêche, mais le confort n'est pas la fonction primordiale de l'atour.

Rejoignant la pièce principale, elle s'installe à table où se trouve déjà le petit déjeuner. D'un regard et d'un geste autoritaire, sa mère lui enjoint d'enfiler un tablier.

- Il ne faudrait pas te salir par étourderie, tonne-t-elle doucement.

Obéissante comme toujours, Alexandra se couvre et commence à manger seule alors que sa mère termine quelques tâches. Un silence plane sur la maisonnette. Ce n'est pas un silence malaisant. Juste le silence. Son petit déjeuner pris, et obéissant de nouveau à l'ordre muet de sa mère, la jeune femme se place face à elle. Après un moment d'observation, la femme farde légèrement l'œil gauche de sa fille.

- La majorité des ecchymoses ont désormais disparu, murmure la mère. Une ombre à gauche subsiste encore, mais rien de visible avec un peu de maquillage.

Pour la marque persistante autour du cou d'Alexandra, sa mère sort d'une commode un simple foulard. Ce n'est pas un vieux vêtement, note la fille, mais probablement un achat ou un prêt. Le tissu est doux. La mère esquisse un sourire, qui disparaît aussitôt né. Si tous les bleus peuvent s'effacer avec le temps, le nez cassé d'Alexandra reste le souvenir indélébile de la tragédie. Une marque de laideur offusquant la mère, mais rassurant secrètement la fille.

- Ma chérie, dit la mère faiblement, cet entretien est une chance pour toi. Sois parfaite.

Alexandra acquiesce d'un signe de tête même si, se souvient-elle, la perfection fut l'une des causes de son état... D'abord apprentie auprès de sa mère, Alexandra avait rapidement été introduite comme domestique cadette de la famille Tulzy. La riche maison de marchands de magie avait fait montre d'une grande générosité en accueillant la jeune fille sous son toit, alors que sa seule recommandation venait de sa propre génitrice. Alexandra s'était obligée à d'autant plus de rigueur dans son travail. De perfection, même. La maîtresse des lieux l'avait même complimentée. Le dynamisme qui l'habitait avait rendu jalouses nombre d'autres domestiques de la maisonnée, mais le drame ne vint pas de là. Alors qu'elle avait fait preuve d'une grande conscience professionnelle pendant de nombreux mois, tout son travail s'était vu réduit à néant un soir banal. L'aîné de la famille, et héritier de l'entreprise paternelle, s'était montré trop insistant. Sa mère avait eu beau lui enseigner mille artifices pour esquiver les appétits des maîtres, la jeune fille n'avait pas réussi à obéir au dernier précepte : « Si plus rien ne peut être empêché, ferme juste les yeux et oublie-toi le temps que l'affaire soit faite... » Alexandra a encore les images en tête et la nausée au ventre. La fausse douceur. Les fausses caresses. Les baisers repoussés. Plaquée. Presque totalement immobilisée. À une seconde d'être prise par une bête répugnante. Elle n'avait pas pu retenir sa main. Une gifle

funeste, immédiatement rendue au centuple. Le maître n'avait plus fait montre d'une fausse gentillesse dans ses intentions et l'avait paralysée d'un douloureux sortilège. L'honneur serait sauf, tonnait une petite voix dans la tête d'Alexandra. Elle serait souillée, mais nul ne pourrait la taxer de complicité pour ce qu'elle allait subir... Mais même là, son corps avait réagi hors de sa volonté et, brisant le sort par sa seule détermination, elle avait frappé l'homme avec un pot de chambre saisi à la hâte ! Les conséquences de la colère du monstre fait homme auraient pu finir en tragédie sans l'intervention du véritable maître, qui avait stoppé les coups de son fils.

Une affaire de ce genre aurait dû se conclure devant un tribunal. S'autoriser quelques « largesses » auprès d'une domestique n'aurait pas beaucoup entaché la réputation de l'aîné ; ne dit-on pas que trousser une bonne, c'est lui offrir la chance d'obtenir une pension annuelle neuf mois plus tard ? Mais la situation était bien plus grave. Défigurer une fille nubile, c'est la rendre maudite ! Intouchable par nul homme. C'est priver la femme du droit inaliénable au mariage, et la justice diantienne est intraitable sur la sacralité de ce droit. Mais les arguments de la famille Tulzy furent convaincants. À quoi bon une sentence princière ? La malédiction, désormais publique, perdurerait. De plus, mettre dans l'embarras une telle famille aurait pesé lourd. Alexandra n'aurait plus retrouvé de travail en ville. Situation qui pouvait également toucher sa mère.

L'alternative fut un licenciement honorable, accompagné d'une lettre de recommandation élogieuse et d'une belle prime, assujettie à un accord de silence. De quoi contenter tout le monde, disait la mère d'Alexandra. La laideur des suites d'un accident ne rend pas intouchable, et une belle dot pourrait ouvrir bien des portes. De quoi se plaindre ?

Alexandra acquiesce ironiquement à cette pensée, puis s'installe pour lire en attendant l'heure de son départ alors que sa mère quitte la maisonnette la première.

Les choses ont changé dans la cité de Dianty d'après le journal qu'affectionne la jeune fille. Beaucoup d'étrangers ont, depuis quelques années, posé le pied sur les docks, apportant trop de leurs cultures, goûts et mœurs. *Les Aventures d'Irulas Brelusco* puisaient dans cette « réalité » pour construire leur intrigue rocambolesque, entre séduisante Orientale aux ongles vernis de poison et Septentrional mesquin appâté par l'or de charitables Diantiens. C'est une histoire plaisante pour Alexandra, qui a depuis longtemps intégré les paroles de sa mère sur les « maudits métèques ! » La jeune femme exulte ! Irulas, son héros de roman-feuilleton, est face à son terrible ennemi : l'infâme Ailbeart Reid. Le perfide détient en otage la muse du protagoniste et menace de la précipiter au pied de roche Ulavienne. *Non, Irulas*, pense Alexandra, *c'est un piège !* La jeune femme trop investie a effectivement raison, et assiste incrédule à la chute de son héros, qui est frappé dans le dos par l'un des hommes de Reid après un « Tu es trop naïf, Irulas » craché par son ennemi... À suivre.

Alexandra froisse le journal de frustration. Elle est pourtant habituée à ce genre de coup de théâtre qui est l'apanage de cette littérature épisodique. Retrouvant de son calme, elle survole le post-scriptum informant le lecteur que *Les Aventures d'Irulas Brelusco* prendront une pause pour les prochains numéros. Elle tempête intérieurement, puis replace le journal sur la table et s'étire. D'un regard par la fenêtre, elle voit l'heure et quitte à son tour le logement.

Il y a des contrées, pas si éloignées que cela, où une jeune femme ne peut circuler librement dans les rues d'une si grande ville. Il faut dire que le monde n'est pas un endroit sans danger, mais Dianty a cela de particulier que beaucoup de liberté est offerte à ses citoyens. En compensation, ses lois y sont strictes mais toujours justes, du moins pour ceux qui les édictent. S'il y a eu une époque où la cité fut gouvernée par son seul prince, les siècles firent évoluer cette pratique pour arriver au statut actuel, beaucoup plus administratif et réglementaire. Ainsi, la gouvernance de la cité est placée entre les mains de l'altesse qui, en période de paix, en délègue l'administration à cinq assemblées

princières. Les membres desdites assemblées sont choisis, à la convenance avisée de Sa Majesté, à moitié à partir d'une liste dressée par les parlementaires, qui en sont exclus, et à moitié parmi les notables des différentes corps, telles que l'armée, les confréries et autres guildes. Alexandra aime cette liberté et s'imagine que nul sujet ou simple habitant de Dianty ne remet en cause cet état de fait, les institutions ayant apporté depuis des dizaines d'années prospérité et richesse à la ville.

Elle arrive à destination en une trentaine de minutes. Le « petit » hôtel particulier du vieux M. Flitsy a de singulier qu'il se trouve légèrement excentré du centre-ville, où s'amoncelle la grande majorité des boutiques de premier ordre. Cela n'affectait presque pas les affaires de l'homme, car son travail de négociant en produits rares lui offrait une latitude que d'autres commerçants n'ont pas. Bien que moins grand que la demeure de la famille Tulzy, l'hôtel particulier est de taille plus que convenable pour un seul habitant. Passant par la cour intérieure pavée de pierres de mica noir comme la peau des Tanans, Alexandra évite l'entrée de la boutique de négoce fermée et descend quelques marches d'un petit escalier puis frappe à la porte de l'accès de service.

- Bonjour, commence timidement Alexandra en s'adressant à un homme portant l'habit des valets de pied. J'ai rendez-vous avec M^{me} Berlu.

- J'imagine qu'il s'agit du renouvellement du personnel ? demande strictement l'homme, ce à quoi Alexandra répond d'un signe de tête affirmatif. Entrez, je vous prie.

Alexandra pénètre dans le bâtiment. Le valet l'invite à s'asseoir à une table et à attendre. Comme elle s'en doutait, il s'agit bien d'une petite demeure qui ne doit pas dépasser les cinq cents mètres carrés. Cet étage, le moins un, est de toute évidence l'office des domestiques. C'est également là que se trouve la cuisine. Alexandra compte dix-sept clochettes d'appel dans le tableau mural. Le code couleur lui révèle qu'il doit y avoir cinq chambres, une salle de réception, et plusieurs salons

particuliers. À son niveau, elle note également quatre portes conduisant probablement aux chambres des domestiques. Bien que ne vivant pas très loin, il est naturel qu'elle emménage dans l'une d'elles si elle est retenue pour le poste. La situation était semblable chez les Tulzy, où elle partageait une chambre avec deux autres femmes de ménage.

La jeune fille frissonne en repensant à l'histoire de feu M. Flitsy. La disparition de l'ancien propriétaire des lieux a fait la une de plus d'un journal il y a quelques semaines, marquant toutes les couches de la société dantienne... Les mégères des coins de rue colportent bien des rumeurs sur les frasques des riches qui s'adonnent à toutes les débauches à l'extérieur des murs protecteurs de la ville, où les lois sont plus souples, et l'accident du bon M. Flitsy, prétendent-elles, était de cette nature. Ce qui est sûr est que le négociant et une partie de sa maisonnée avaient passé quelques jours dans la résidence campagnarde d'un autre notable, chose commune dans la bourgeoisie de la cité princière, lorsque l'homme a dû rentrer précipitamment en ville. Il aurait alors fait monter dans sa voiture une grosse partie de ses domestiques puis aurait lancé l'attelage à bride abattue. Un virage mal négocié aurait fait le reste. Les articles n'ont pas été avarés en détails ! Ils ont décrit que, dans l'impossibilité de distinguer quels morceaux appartenaient à quelles personnes, l'ensemble des corps auraient été enterrés dans une fosse commune, à l'exception des têtes, seuls éléments susceptibles de dire qui était qui, qui furent enterrées dans des tombes nominatives. Alexandra n'y a pas cru en lisant les articles, et n'y croit toujours pas. Trop d'éléments de l'incident semblent être sortis de l'esprit d'un auteur pour que ce ne soit pas le cas.

De nouveau, un frisson parcourt Alexandra. Elle se redresse strictement quand apparaît, descendant un escalier, une femme à l'allure chaleureuse habillée comme l'intendante qu'elle confirme être.

- Mademoiselle Alexandra Guardi, je présume ? demande M^{me} Berlu.

- Oui, madame.

- Parfait ! Notre entretien sera court, je suis débordée ! Vous êtes bien disponible pour le service ?

- Oui, madame.

- Je connais votre précédente responsable auprès des Tulzy et elle a rédigé une lettre de recommandation élogieuse. Vous trouverez votre tenue de travail dans votre chambre. Votre première mission sera le nettoyage complet de la boutique ! M^{lle} Baroque reçoit dès demain les anciens partenaires et concurrents de feu son grand-oncle. Elle espère probablement trouver un acheteur pour l'ensemble du stock, alors il faudra que tout brille. Cela vous convient ?

- Oui, madame.

- Parfait, s'exclame la femme. Je vous fais faire le tour avant que vous ne commenciez.

Si Alexandra n'en dit rien, elle trouve tout de même cet entretien d'embauche un peu expéditif. Elle n'en demeure pas moins heureuse d'avoir un travail, mais craint de n'être là que pour servir de raccommodage d'urgence en attendant que la maîtresse des lieux recrute meilleure candidate.

Comme elle l'avait deviné, les portes sont bien celles des chambres des domestiques. Descendant d'un étage, M^{me} Berlu présente le stock de nourriture. La femme s'émerveille à la vue de la modeste, bien que savamment fournie, cave à vin. Elle espère que la jeune M^{lle} Baroque ne comptera pas également la mettre en vente. Remontant jusqu'au rez-de-chaussée, Alexandra découvre les trois salles connectées qu'elle devra nettoyer dès ce jour. L'intendante la met en garde vis-à-vis de quelques vitrines contenant des objets magiques qu'il ne faudra pas ouvrir. Alexandra a une hésitation, mais la dissimule sous un sourire de convenance. La magie, royaume de l'élite marchande, lui rappelle de mauvais souvenirs et elle aurait préféré travailler dans une maison pure de cette horreur.

Poursuivant la visite, elle découvre la salle à manger du maître, appropriée à un petit nombre de couverts et disposant de belles vitrines contenant nombre d'objets de collection, allant de la pipe de standing à la tabatière ouvragée. Au premier étage, une salle de réception de cinq mètres sur dix occupe la moitié de l'espace. C'est un lieu d'une grande beauté, au sol marbré de tuiles enchantées et aux boiseries finement surmontées d'une frise sculptée de scènes de chasse érotiques qui feraient rougir une débutante. Les autres pièces sont un modeste boudoir et un salon privé, clairement masculin, encore marqués d'odeurs d'herbe à pipe. Au deuxième étage, se trouvent trois jolies chambres d'invité et un salon-bibliothèque, et au troisième, les chambres principales. Celle, magnifique, de la maîtresse des lieux et celle, encore plus sublime, destinée à un invité prestigieux. Chaque chambre est pourvue d'une salle de bains luxueuse. Un bureau de travail disposant d'une bibliothèque conséquente est mitoyen de la chambre principale, et un plus petit semble être réservé aux personnalités de passage. Le dernier étage est un grenier rempli de bric et de broc qui n'a toujours pas été inventorié par l'intendante.

- Pour le moment, dit M^{me} Berlu quelque peu essoufflée en redescendant vers l'étage des domestiques, il n'y a pas de femme de chambre. M^{lle} Baroque n'en voit pas l'utilité. Elle vient d'une branche familiale Flitsy qui s'est établie en Granalbine. Riche, mais n'ayant que peu de connaissances en bienséance diantienne. Lors de mon « embauche », elle m'a clairement dit vouloir apprendre nos façons de faire, alors cette absence ne sera peut-être que de courte durée. En attendant, je serai peut-être amenée à vous demander de remplir ces tâches, les quelques moments où je serai absente.

- Bien sûr, madame, répond automatiquement Alexandra. C'est M^{lle} Baroque qui vous a embauchée ? Vous n'étiez pas déjà à cette charge du temps de M. Flitsy ?

- Pas en tant qu'intendante, et pas dans la résidence principale. Malheureusement, tout le personnel de maison a disparu la nuit du terrible accident dont vous devez avoir entendu parler.

- Tout le personnel ? Lors de l'accident ?

- Terrible histoire que cela ! Nous ne comprenons toujours pas ce qui leur a pris. Le genre d'histoire qui aurait pu servir de base à une pièce comique. Sans cette funeste fin, évidemment. Nous... le personnel de la résidence de campagne... avons passé plus de deux jours dans un terrible sentiment d'incertitude. Tout le monde avait toujours cru M. Flitsy sans famille, ni héritier ou héritière. L'arrivée de M^{lle} Baroque nous a beaucoup soulagés. C'est que, sans elle, les possessions du bon M. Flitsy auraient fini sous la tutelle de notre aimable prince. Et vous savez bien comment l'administration traite les biens obtenus lors d'héritages par absence. Nous avons eu beaucoup de chance !

Alexandra ne peut qu'acquiescer. M^{me} Berlu finit par lui présenter sa chambre et lui donne ses vêtements de travail rangés dans un coffre. Robe bleutée et tablier blanc. Usagés mais propres, probablement portés par l'une des domestiques disparus dans l'accident de l'attelage... La pièce dispose de deux lits, mais Alexandra sera seule pour le moment. Rapidement changée, la fille récupère ses brosses et linges de nettoyage puis rejoint immédiatement le rez-de-chaussée. La jeune femme note qu'il n'a pas été question de sa solde, mais préfère s'en inquiéter plus tard. Il ne serait pas surprenant que cette journée soit un galop d'essai. Entre deux sentiments, elle commence à travailler, se purgeant de ses peurs et doutes dans l'accomplissement d'une action aliénante, pour son plus grand bien.

Maman,

N'ayant pas reçu de réponse au billet que je t'ai fait parvenir, et sachant que certains coursiers se plaisent à jeter les simples mots à la mer, je t'écris ce courrier que j'enverrai cacheté, même si je ne doute pas que tu saches pour mon embauche. Tu serais venue te renseigner dans le cas contraire.

Je n'ai pas grand-chose à te dire de plus. Le travail est important et je n'ai pas eu beaucoup de temps ces trois derniers jours. La demeure de Dame Baroque est vraiment remarquable et je prends beaucoup de plaisir à redonner de l'éclat à certaines pièces qui ne me semblent pas avoir été traitées avec justesse par les précédentes femmes de ménage. Je sais qu'il ne faut pas médire de ceux qui ont rejoint le grand au-delà, mais tu me connais. Je n'ai que très peu aperçu ma maîtresse, mais elle est sans doute l'une des femmes les plus belles que j'aie jamais vues.

Nous sommes peu au service de Dame Baroque, mais tous me témoignent de la sympathie. Tu avais raison de dire qu'une petite demeure est souvent plus chaleureuse qu'une grande. Je suis très bien ici.

C'est tout. Je vais retourner au travail. Je passerai à la maison lors de ma prochaine demi-journée de congé. N'oublie pas de mettre de côté les journaux si Les Aventures d'Irulas Brelusco y reparaissent.

Ta fille qui t'aime,

Alexandra

La jeune bonne termine sa lettre, la plie, l'enveloppe et la cache. Levée de bon matin pour avoir le temps d'écrire, elle se dépêche de se préparer pour le service. Rapidement toilettée et habillée, elle tique devant son reflet. Sans le maquillage de sa mère, son visage n'a plus la bonne mine du premier jour. Alexandra n'en ressent que plus de sûreté.

Sur la table à manger du personnel, elle grignote un œuf dur et une tranche de pain brioché avant de monter au rez-de-chaussée. Les petits déjeuners n'étaient pas aussi « gourmands » chez les Tulzy. Il y avait bien la possibilité d'obtenir du thé ou du café, mais cela était toujours déduit de la solde mensuelle, ce qui n'est pas le cas ici. Alexandra suppose que cela vient de l'origine granalbienne de sa maîtresse où, dit-on, l'art de la table est particulièrement mis en avant, même chez les plus pauvres.

La première tâche de la femme à tout faire consiste à contrôler les poêles. Elle parcourt l'ensemble de l'hôtel particulier, humant pour détecter une fuite potentielle. Le gaz est encore rare en dehors des édifices princiers les plus modernes, et feu M. Flitsy avait été l'un des premiers bourgeois de la ville à disposer d'un raccordement. Alexandra, comme nombre de ses concitoyens, est méfiante face à cette nouveauté venue de Gan, l'histoire de la ville étant parsemée de grands incendies dévastateurs. Après cette tâche, alors que le soleil commence à poindre depuis les fenêtres du dernier étage, la jeune femme charge plusieurs seaux d'eau fraîche dans le monte-charge et les hisse vers le grenier pour remplir le ballon d'eau alimentant les canalisations. De retour à l'office, elle salue M^{me} Berlu qui prépare le repas de Dame Baroque, avant de récupérer ses brosses pour commencer le ménage. Le plus gros de cette charge ayant été accompli lors de ses premiers jours, le nettoyage consiste majoritairement en des détails. Le plus long est le dépoussiérage des pièces où se rendra très probablement la maîtresse des lieux, les autres pièces devant être faites dans l'après-midi.

Le soleil est complètement levé quand Alexandra entend Dame Baroque descendre l'escalier. Discrète telle une ombre, comme le veut son statut, la jeune femme se cache de sa maîtresse avant de rejoindre la chambre pour faire le lit, remplacer les draps au besoin, ranger et aérer la pièce. Elle époussette les commodités de la salle de bains et récupère le linge à faire nettoyer. Elle finit en pénétrant dans la bibliothèque pour un ménage « non intrusif », comme le dit M^{me} Berlu, la pièce étant un espace de travail magique.

Le reste de la matinée est dédié à faire quelques courses chez l'épicier le plus proche, à aller reprendre les affaires déposées la veille chez la lavandière et à astiquer les carreaux de la salle de réception. Après une rapide collation, Alexandra finit le ménage de l'ensemble des pièces vides puis, pour ce jour, le nettoyage complet des cuivres. Quand le soleil commence à se faire agonisant, la jeune femme fait un nouveau tour de l'hôtel pour contrôler les poêles, la poussière et le niveau d'eau dans le ballon, pendant que M^{me} Berlu polir la vaisselle précieuse, et M. Fransiz, l'argenterie. Dame Baroque décidant de prendre son repas dans sa bibliothèque, Alexandra en profite pour passer la serpillière dans tout le rez-de-chaussée. La nuit est tombée quand la bonne soupe. Elle finit cette journée en reprisant quelques accrocs puis se couche, satisfaite.

Cette douce routine s'accomplit encore quelques jours avant d'être brutalement surchargée. Les quelques visites reçues par M^{lle} Baroque se sont limitées à une ou deux personnes à la fois, en général des anciens amis de feu M. Flitsy, venant présenter leurs condoléances et se renseigner sur l'avenir de ses possessions, et personne n'est jamais resté plus de deux heures. Alors l'annonce par un coursier de la venue surprise d'une délégation de la Guilde des mages est comme un coup de fouet ! M. Fransiz ne pouvant officier comme seul valet de pied, Alexandra est catapultée au service de table en soutien.

La jeune femme étant particulièrement stressée, M^{me} Berlu lui fait boire un verre de vin juste avant l'arrivée des convives. C'est M. Fransiz qui s'occupe de l'accueil et de la présentation des invités. M^{lle} Baroque, rendue encore plus sublime par le port d'une robe plus formelle que ses tenues habituelles, salue ses convives d'une phrase apprise phonétiquement par cœur. Cela donne un faux espoir de parfaite compréhension à venir, mais le Grand Confrère, maître de la guilde, réalise que la présence de son interprète ne sera pas de trop. D'autant qu'il est rapidement constaté que Dame Baroque et l'homme ne parlent pas exactement la même langue.

- Comment cela ? demande le Grand Confrère après la révélation de l'interprète.

- Je pense que cette dame parle un dialecte. Le kendiois, je crois.

- Elle ne parle pas granalbien ?

- Oui et non. La région de Kendis est limitrophe de la capitale, mais ses habitants utilisent un parler que le reste du pays juge... disons, archaïque.

- *Nəvbəl*, corrige la dame.

- Ou noble, oui, acquiesce l'interprète. C'est effectivement le parler académique, mais il n'est plus vraiment enseigné en dehors des écoles ecclésiastiques.

- Mais vous vous comprenez ? insiste le Grand Confrère.

- *¿ Ju məs.tə ði 'kamən leŋgwidʒ ?* demande l'interprète à M^{lle} Baroque.

- *Not ɹəlɪ*, répond-elle hésitante. *Bat ai ʌndəstænd ju betə ðen ai ʌndəstænd jə ɛmplɔɪə.*

- Ça ne sera pas parfait, mais nous devrions pouvoir nous comprendre, déclare finalement l'homme avec incertitude.

Sur ces mots commence le repas. Alexandra reste très en retrait, laissant M. Fransiz servir le plat principal et le vin, ne s'occupant, elle, que des tâches les plus secondaires, comme servir la sauce, l'eau ou le pain. Les conversations se font parcimonieusement. L'étiquette interdisant de parler d'argent ou de transaction, le Grand Confrère et ses camarades s'essaient à la géographie granalbienne et l'histoire de l'art. Mais les échanges complexes frappent le mur des limites de la compréhension du traducteur... Tout le monde est sur les nerfs, réalisant progressivement la futilité de la situation. Le Grand Confrère a beau articuler et parler lentement, encourageant l'interprète à faire de même, rien ne change. Parfois, croyant se faire comprendre, l'homme s'emporte pour comprendre quelques secondes plus tard qu'il n'en est rien. Les invités

mages commencent de plus en plus à sombrer dans le silence alors que la maîtresse des lieux, gênée, boit à en être un peu ivre, riant bêtement seule.

Pour Alexandra, la scène est doublement plus anxiogène, car le Grand Confrère de la Guilde des mages est proche de la famille Tulzy, mais il ne semble pas reconnaître la femme de ménage. Également, elle a passé ces derniers jours à suivre la règle qui consiste à être le plus transparente possible vis-à-vis de sa maîtresse, et devoir s'approcher d'elle pour la servir si directement l'aurait fait trembler sans le courage liquide que lui avait fait boire M^{me} Berlu. La jeune femme a beaucoup de mal à être parfaitement neutre dans ses regards, comme tout le monde, sa Dame éblouissant l'assistance.

« *Ai stjupid !* » dit soudainement la maîtresse des lieux alors que M. Fransiz apporte le dessert dans un silence. Elle se lève un peu en titubant et quitte la salle à manger. Les invités, s'étant dressés par convenance, restent cois jusqu'au retour de la dame. Le Grand Confrère a les yeux qui s'écarquillent alors que M^{lle} Baroque donne à Alexandra un bracelet, jumeau d'un autre qu'elle enfile.

- Mais oui, fait l'homme avant de demander à Alexandra : Tu es diantienne ?

- C'est... Oui, répond la jeune femme très mal à l'aise que l'on s'adresse directement à elle.

- Enfile le bracelet d'échange ! ordonne l'homme.

Alexandra ne sait quoi faire et cherche la réponse dans le regard de M. Fransiz, mais ce dernier est aussi perdu qu'elle. Le Grand Confrère s'impatiente et commence à tapoter la table de ses doigts. La femme de ménage regarde son employeuse qui, alcooliquement goguenarde, lui fait signe de mettre le bracelet comme elle l'a fait elle-même. Tremblant au seul contact d'un objet magique, se sentant comme un animal face à des prédateurs. Si la magie est chose courante parmi la bourgeoisie et la noblesse de Dianty, la plus modeste populace n'y est que très rarement

confrontée, et beaucoup de superstitions y pullulent... Contrainte et forcée par le poids des regards, la jeune femme enfle le bijou avec inquiétude.

- *I... its god*, murmure Alexandra au Grand Confrère.

La femme de ménage a un choc. Ses mots ne sortent pas de sa bouche mais de ceux de son employeuse. D'un geste, le mage fait comprendre à la jeune femme de se taire désormais. Son visage change et, souriant, il dit en direction de la maîtresse des lieux :

- Mademoiselle Baroque, je crois bien que vous avez sauvé notre entretien.

- J'aurais dû penser à cette solution plus tôt.

Les mots de la Dame ne s'échappent pas de sa bouche, qui reste close, mais de celle d'Alexandra. La jeune femme a un sursaut et porte sa main à son visage. D'un nouveau regard foudroyant, le Grand Confrère fait comprendre à Alexandra de ne pas déranger la conversation. La pauvre fille doit faire un effort mental pour demeurer calme. Il reprend :

- Mademoiselle Baroque, dans un premier temps, moi et mes collègues de la Guilde souhaiterions vous présenter nos condoléances. Votre oncle était une figure de notre communauté et j'espère que les bonnes relations qu'il entretenait avec nous perdureront via vous, son héritière.

- Merci. Mon oncle était effectivement un homme unique sur bien des points, et j'espère me montrer digne du souvenir qu'il a laissé à cette ville.

Après ce premier échange, s'ensuit une conversation bien plus harmonieuse, le temps de la fin du repas. Beaucoup de platitudes sont dites, de conseils sur les merveilles de la ville, ce qu'il y a à y découvrir, et les températures à venir dans les prochaines semaines. Cela dure jusqu'au café où, enfin, les sujets bienséants peuvent laisser place aux paroles profanes.

- Mademoiselle, commence l'un des compagnons du Grand Confrère, la Guilde sait très bien que de nombreuses personnalités de notre milieu vous ont approchée. Les possessions magiques de feu votre oncle ont une très grande valeur, il n'y a rien de surprenant à cela. Notre magnifique cité princière promeut la libre entreprise et c'est l'un des éléments qui en fait l'une des plus grandes du monde. Il ne fait aussi aucun doute que la vente du patrimoine de feu votre oncle vous rendrait encore plus riche que vous ne l'êtes déjà. Pour autant, la Guilde s'inquiète, légitimement, d'un futur déséquilibre de notre milieu dans le cas où une famille marchande principale acquerrait ce patrimoine. Je ne rentrerai pas dans les détails techniques, mais l'une des préoccupations de la Guilde est évidemment de réguler subtilement notre activité afin d'éviter tout risque de monopole, indubitablement néfaste pour tous. Ainsi, nous souhaiterions vous faire une offre, à savoir nous laisser organiser la vente. Nous pourrions alors rassembler vos biens en lots qui seraient vendus de façon égalitaire. Évidemment, nous réalisons que, pour vous, cette option ne sera probablement pas optimale d'un point de vue financier. Pour autant, si la Guilde ne dispose pas de fonds équivalents à ceux des grandes familles marchandes, nous disposons d'un poids politique nettement plus important. Ce que vous perdriez en monnaie, vous le récupéreriez en privilège et distinction, chose ô combien sérieuse dans notre magnifique cité. Nous savons que vous prévoyez de rester, et une introduction à la cour, un honneur du prince ou une reconnaissance parlementaire vous ouvrirait grand les portes de la société la plus noble de la ville. Il n'y a rien qu'une Guilde des mages obligée ne saurait faire pour vous.

- C'est, à n'en pas douter, une proposition très intéressante, finit par dire la maîtresse des lieux par la voix d'Alexandra, avec un ton et une assurance que la jeune fille n'imaginait pas que sa gorge puisse prendre. Je n'en attendais pas moins d'une organisation aussi réputée et j'en pèse la générosité. Cela ne peut aller que dans le sens premier de ma venue dans votre magnifique cité, de laquelle j'espère faire pleinement partie un jour prochain. Cependant, je me permettrai de refuser cette offre, car

aucun stock ne sera vendu. Pas à de futurs concurrents et collègues du moins.

- C'est une nouvelle assez surprenante, dit le Grand Confrère après une longue minute de sidération. C'est une information qui nous ravit, et qui rassurera la Guilde à n'en pas douter ! C'est incontestablement la meilleure des solutions, oui. Tout du moins... Ne voyez dans cette réflexion quelque offense, mais vous me semblez très jeune. Être propriétaire d'une boutique de revente d'objets magiques rares implique beaucoup de choses en termes de négoce et de connaissance magique. Pourriez-vous nous révéler le nom du mage assermenté qui assurera la fonction de gérant de votre commerce ?

- J'assurerais moi-même la gérance de la boutique.

La divulgation de Dame Baroque a l'effet d'une machine infernale. Dans un premier temps, les compagnons du Grand Confrère rient en ne croyant pas les mots de la femme, mais pas leur chef qui reprend :

- Aucune femme n'exerce la magie à Dianty, et il le faut pour gérer une boutique.

- C'est ce que j'ai cru comprendre, répond la Dame. Mais j'ai contacté des légistes de la magistrature diantienne de la justice et, après l'étude de la règle-mère définissant les statuts de la confrérie, ils m'ont rapporté que rien n'interdit formellement à une femme de rejoindre la Guilde.

- C'est une règle tacite.

- Elle n'a donc pas de valeur légale.

- Madame... reprend le Grand Confrère après de longues secondes où ses collègues cessent de rire, je pense que vous êtes mal conseillée. Jamais la Guilde n'acceptera d'assermenter une femme. Aucune demande ne sera jamais étudiée dans ce sens...

- Ma demande est déjà à l'étude, le coupe la Dame. Mes avocats l'ont déposée il y a deux jours et son examen est acté. Selon les règles de la Guilde, cette dernière dispose d'un mois pour refuser...

- Il n'y aura pas besoin d'attendre cette durée, la coupe à son tour le Grand Confrère. Considérez que je refuse votre demande.

- Pour quel motif ?

- Vous êtes une femme.

- Et ?

- Vous ne pouvez pas être mage.

- Je suis déjà mage.

L'homme ricane de cette affirmation. Il ne dit plus mot, saluant son hôte comme le veut l'usage puis prenant congé avec ses camarades bien moins neutres dans leurs expressions faciales.

La nuit qui suit le dîner, Alexandra ne dort presque pas. Impossible avec la migraine qui la frappe depuis que sa maîtresse lui a retiré le bracelet magique. M^{me} Berlu, à qui M. Fransiz a tout raconté de l'aventure, prépare une soupe revigorante pour la jeune femme, mais rien n'y fait. À l'heure du monde de la nuit, elle regarde toujours le plafond de sa chambre en se massant de temps en temps les tempes. L'image d'elle-même prisonnière dans la salle à manger la hante. Pourquoi Dame Baroque n'a pas donné ce maudit bracelet à l'un des invités ? jure intérieurement Alexandra. La jeune bonne pensait avoir enfin trouvé un travail paisible mais, comme avec la famille Tulzy, elle n'est pour sa maîtresse qu'un objet dont on peut disposer. Cette idée la dégoûte profondément. Elle est une domestique, oui, mais elle n'en est pas moins une personne avec des droits sur elle-même pour autant ! Cette pensée tourne de longues minutes dans sa tête, jusqu'à entièrement la dominer. La consumer, presque. À l'en rendre malade.

Quand les heures les plus sombres de la nuit s'en sont allées, mais que le jour n'est pas encore levé, Alexandra, habillée de sa robe rose, quitte l'hôtel particulier et prend la direction du seul lieu où elle se sent en sécurité. Trottinant craintivement dans les rues rendues méconnaissables par la pénombre, elle croise les boulangers réceptionnant les sacs de farine fraîche des livreurs matinaux. Son angoisse s'estompe à mesure qu'elle s'approche de son but et un soulagement lui gonfle le cœur quand elle distingue enfin sa maison.

- Maman ! murmure-t-elle en tapotant à la porte. C'est Alexandra. Ouvre.

Mais personne n'ouvre. Regardant à travers une fenêtre, elle ne voit rien de net. De nouveau elle frappe, mais avec plus de vigueur. Elle répète l'opération jusqu'à ce que, de la maison mitoyenne, pointe un visage endormi.

- Qui va là ? enquête la voisine.
- Alexandra, répond Alexandra.
- Oh...

L'interjection marque la jeune femme. Pourquoi « Oh » ? se demande-t-elle. Un malheur aurait-il frappé sa mère ? La voisine referme la fenêtre, allume une lumière et rejoint sa porte d'entrée, qu'elle ouvre pour s'approcher de la jeune fille, un courrier à la main. L'objet qu'Alexandra réceptionne n'est qu'une simple lettre, mais elle lui semble lourde. Elle n'a pas le temps de questionner la voisine que cette dernière disparaît aussi sûrement que si Alexandra avait eu la peste. Tremblante à l'idée du pire, la jeune bonne ouvre l'enveloppe et découvre un papier noirci d'encre sans structure. Comme un message écrit à la dernière minute, au dos d'un document de banque :

Quand j'avais ton âge, j'étais déjà mère depuis deux ans. J'étais seule et mon unique fortune était de travailler dans une famille suffisamment bienveillante pour accepter que la nourrice de la maison s'occupe de toi pendant que je travaillais deux fois plus pour m'acquitter de ce privilège. Les journées ne semblaient jamais finir, et les nuits tu dévorais le peu de force qui me restait. Je n'avais même plus le droit de vivre sur le domaine à cause de tes cris. Je ne te reproche rien. Ce que j'écris semble t'accabler, mais ce n'est pas le cas. C'est moi que j'accable. Pour avoir eu la bêtise d'ouvrir mes cuisses à un garçon imbécile qui est parti du village pour ne jamais y revenir. Je n'avais même pas l'excuse de ta puérile naïveté ou de l'amour pour me dédouaner. Une imbécillité d'enfant. Je ne crois pas avoir eu de journée de repos depuis le jour de ta naissance. Je n'en ai pas de souvenir du moins. Je suis si fatiguée. Pardon.

Alexandra ne comprend pas, même après avoir lu deux, puis trois fois le mot. Même après avoir lu le document de la banque au dos. Un solde tout compte. Celui de l'argent obtenu de la famille Tulzy et qui doit lui revenir à sa majorité. Elle ne veut pas comprendre...

Rentrée chez Dame Baroque avant que le soleil ne se lève, Alexandra n'est pas fatiguée. Elle n'est pas vraiment grand-chose à cet instant.

Travaillant à s'en abrutir l'esprit. Accomplissant ses tâches tel un automate granalbien, Alexandra survit. Voyant dans le mutisme de la bonne les stigmates de l'utilisation du bracelet, ni M^{me} Berlu ni M. Fransiz ne la brusquent en l'interrogeant sur quoi que ce soit. Ils la laissent simplement réaliser son travail avec rigueur et perfection. S'abandonnant à cette non-vie salvatrice, Alexandra perçoit la course du temps comme en accélérer. Les heures deviennent des jours, et les jours des semaines. Invisible, la femme de ménage voit passer des hommes qu'elle devine être les avocats de sa maîtresse. Sa si jolie maîtresse, qui finit par la faire demander dans un salon. Alexandra s'exécute, mais son esprit d'automate se brise en découvrant la raison de l'appel : servir de nouveau, tel un objet. Face à l'un de ses avocats, Dame Baroque est énervée de la difficulté à comprendre l'homme et tend le bracelet à la servante. Tremblante, Alexandra veut obéir, mais, alors qu'elle s'apprête à mettre le bijou, elle se fige. S'agaçant, Dame Baroque lui parle dans sa langue incompréhensible. Constatant l'inaction de son employée, la femme hausse le ton. Alexandra sent sa force disparaître et elle n'arrive plus à tenir l'objet dans sa main. Tournant les talons, elle n'entend que le son qui frappe le sol quand elle quitte la pièce en courant. Se précipitant dans sa chambre, elle se recroqueville contre un mur et s'effondre sous son propre poids. Elle se met alors à sangloter sans parvenir à se contenir.

Dans une maison digne de ce nom, le comportement d'Alexandra lui aurait valu au minimum un blâme, voire un renvoi pur et simple. À la place, elle a une soirée de congé et une bonne soupe...

La jeune femme se ressaisit dès le lendemain et reprend le travail. Toujours aussi efficace, elle devient un fantôme pour sa maîtresse. Rapidement, l'idée de croiser la femme mute en véritable angoisse pour l'employée. Cela la conduit à l'hypothèse de la démission, mais la lettre qu'elle cache sous son oreiller la ramène inlassablement à la réalité : elle n'a plus rien. Les nuits sont de plus en plus courtes et sa fatigue grandit, et avec elle les erreurs. D'abord de petites, qu'Alexandra corrige sans que nul ne les découvre, mais quand ses rares nuits de sommeil

commencent à se peupler de cauchemars, elle en arrive à ne plus voir ses étourderies. Le dénouement se précise quelques jours plus tard.

Bien après l'heure où aurait dû finir son service, Alexandra rattrape son retard noté par M^{me} Berlu. Dans les salles de vente, elle frotte les vitrines contenant les objets magiques de la boutique. Ses gestes sont lents et son ventre lui fait mal. Le nettoyage de ces pièces est soumis à des règles très strictes, et la jeune femme ne réalise même pas qu'elle n'en respecte plus aucune. Les yeux dans le vide, elle bloque dix minutes à frotter la vitrine. Puis, passant le chiffon sur un artefact dangereux, elle manque de se tuer mais ne s'en rend pas compte. Finalement, elle brique une sorte de cloche en cuivre ouvragé. La jeune femme n'a pas le temps de réaliser son erreur que le battant frappe la paroi de l'outil.

Le choc qui la submerge est difficilement compréhensible pour elle. Elle ressent une douleur implacable, oui, mais plus que ça. Dans une bulle de silence, ses muscles squelettiques sont tous crispés dans une unique crampe. Vue de l'extérieur, Alexandra n'est plus qu'une bête dont la peau tendue se couvre de marques allant et venant comme le reflux des vagues. Cela ne dure que quelques secondes, mais ça lui semble tellement plus.

Quand enfin le tintement inaudible cesse, ses muscles se relâchent, la souillant incontrôlablement. Hagarde au sol, elle voit à peine sa maîtresse apparaître, une boule de lumière magique lévitant au-dessus de sa tête. La femme ramasse la cloche et la repose sur son présentoir. Elle dit quelque chose d'un ton méprisant, mais la domestique ne comprend rien. Quand la fille commence à sangloter, la maîtresse semble se vexer. Le regard alcoolisé, elle se penche sur la pauvre fille et lui parle avec un dégoût manifeste. Elle lui crache ses phrases énigmatiques puis se lève et quitte la salle. Alexandra se redresse alors. Titubante, elle parvient jusqu'à l'entrée principale, ouvre la porte et fuit l'hôtel avec la certitude de ne plus jamais revenir dans ce lieu maudit.

Dehors, il fait nuit. Nuit noire. Tous dorment probablement. Dans le cœur de la ville et les quartiers adjacents, sous peine de bastonnade par

la milice civile, il est interdit de vagabonder l'heure du monde de la nuit venue. Alexandra emprunte les chemins dépourvus d'éclairage public. Tout son corps lui fait mal. Sa tête sonne et elle vomit, puis reprend sa marche indigente. Croyant subir des regards à travers les fenêtres noires, elle accélère sans faire de bruit. Le cœur au bord des lèvres, elle arrive devant chez elle. S'effondrant presque sur la porte, elle retient ses cris et ses larmes. Rampant jusqu'à la fenêtre, elle force contre le verrou qu'elle sait fragile. Une fois. Deux fois. À la troisième fois, le loquet craque et la fillette se glisse telle une créature agonisante dans la maison. Le visage contre le sol, elle est submergée par l'odeur du lieu, et des larmes coulent alors que son souffle se calme.

Malheureusement pour Alexandra, la paix n'a été que de courte durée quand frappe à la porte la milice civile ! Se réveillant en sursaut, elle est complètement perdue, ayant oublié où elle se trouve. Se levant, elle est immédiatement saisie par des bras qui passent par la fenêtre ouverte et est tractée à l'extérieur de sa maison. Hurlant et gesticulant, elle sent l'arrière de son crâne frapper quelque chose et est libérée de l'étreinte des bras. Les aboiements autour d'elle ont quelque chose de surréaliste. Alors qu'elle court comme dans un rêve fou, une main saisit un pan de sa manche et l'arrache. Elle tourne dans un coin de rue sombre, espérant perdre les cris qui la suivent. Presque à l'aveugle, elle se faufile dans des ruelles plus obscures que les précédentes et prend de la distance, quand une douleur lui foudroie le ventre. Vivifiée par l'adrénaline, elle se retrouve bien plus vive et consciente alors du monde qui l'entoure. Même si elle n'a pas souvent joué dans les rues, elle connaît suffisamment le quartier et se cache dans le renforcement d'un vieux bâtiment. Plaçant ses mains pour éteindre sa respiration, elle entend la milice civile continuer sa course et s'éloigner. Dans sa poitrine, son cœur et ses poumons sont en feu. Comme une blague morbide du destin, un souvenir traumatique se joint à la fête. Comme frappée par un fantôme, elle gémit d'horreur en revivant son agression passée. En sanglots, mais réfrénant ses larmes, elle supplie qu'on lui envoie de l'aide. Mais rien ne vient. Alors que ses suffocations se calment, son corps s'alourdit. Sa douleur au ventre s'aggrave et, quand elle regarde enfin, elle découvre

que sa robe est rouge sang. Son sang... Elle veut hurler. Appeler à l'aide, mais rien ne sort de sa gorge. La garde, pense-t-elle. Elle veut s'extirper hors du renforcement, mais ses jambes sont comme éteintes. Elle se hisse de ses mains et se traîne. Murmurant des supplications, elle tracte son corps vers le centre de la rue obscure, espérant qu'on la remarque. Une traînée rouge marque son chemin. Arrivée à mi-chemin, elle n'a même plus la force de maintenir sa tête. Les yeux inondés de larmes, la joue contre le sol pavé sale, de la poussière et de la terre dans la bouche, elle ne sent presque plus rien d'autre que le froid. Elle refuse de fermer les yeux. Sans le conscientiser, elle espère toujours. Ses derniers muscles tressaillent pour la faire avancer, mais elle ne bouge plus.

Quand elle rouvre les yeux, Alexandra veut hurler mais elle n'en a pas la force. Elle ressent comme un millier de couteaux la frappant au ventre alors qu'une lumière cristalline recouvre tout. Elle ne le supporte pas.

Quand elle rouvre les yeux, Alexandra hurle. Au-dessus d'elle sa maîtresse, les mains recouvertes de sang, crie un mot et M^{me} Berlu place une barre en métal dans la bouche de la femme de ménage qui mord par instinct. Alexandra imagine déjà ses dents se briser, mais elles pénètrent dans le métal souple. Une nouvelle vague de douleur la submerge.

Quand elle rouvre les yeux, Alexandra souffre. Arrivant à peine à maintenir le regard, elle distingue dans une demi-pénombre M^{me} Berlu qui dort assise. Balayant des yeux la pièce inconnue, la servante voit sa maîtresse penchée au-dessus d'un livre. Utilisant les maigres forces retrouvées, elle lève sa tête pour examiner son ventre, la source de sa douleur, mais ne perçoit qu'une masse répugnante. Quand elle comprend qu'elle regarde ses propres viscères, la déferlante l'emporte.

Quand elle rouvre les yeux, Alexandra hurle d'une douleur insondable. Redressant la tête, elle voit Dame Baroque utiliser la magie pour recréer de la matière là où il n'y en a plus. La mage, les prunelles profondément cernés de fatigue, croise le regard d'Alexandra et, sans bonté, l'assomme d'une pensée.

Quand elle rouvre les yeux, Alexandra ne sent rien. Ni douleur ni plaisir. Elle ne sent même plus ses membres. Les muscles sont comme inaccessibles. Elle ne peut même pas cligner des paupières. Elle fixe donc le plafond de cette pièce inconnue. Des briques. Les mêmes que dans la chambre où elle dormait. Elle se demande si elle n'est pas dans cette pièce d'ailleurs, mais les briques sont « sales ». Peut-être une pièce voisine. La chambre de M^{me} Berlu ? se questionne-t-elle. L'ennui finit par la prendre.

Quand elle rouvre les yeux, Alexandra a mal, mais pas plus que lors de ses règles. Hésitante, elle passe ses mains devant son visage pour constater qu'elle les contrôle et ressent le contact. Rassurée, mais incertaine, elle les descend lentement vers son ventre. Elle s'attend à palper des bandages, voire pire, mais ne distingue que sa peau. Après quelques minutes, elle contracte ses abdos et, ne sentant pas de douleur particulière, se redresse. Torse nu, Alexandra constate le miracle de sa guérison. Elle n'y croit qu'à grand peine, car c'est comme si elle n'avait rien eu. Aucune trace. Pas même les cicatrices héritées de son agression... Elle touche son visage. Elle est soulagée que son nez est toujours tordu.

Sortant du lit avec difficulté mais sans douleur vive, Alexandra réalise sa nudité. Elle n'est pas dans sa chambre non plus, ni dans la pièce aux briques sales, mais dans l'une des chambres d'invité. Ne sachant quoi mettre de convenable, elle se décide finalement à enfiler un peignoir de soie appartenant à Dame Baroque, visiblement rangé au mauvais endroit. Refusant de penser à ce qu'elle a vécu de peur de s'effondrer, elle trouve le courage d'ouvrir la porte la conduisant dans le couloir, pour tomber nez à nez avec une jeune femme habillée de ses vêtements de bonne.

- Madame Berlu, dit la femme en dévisageant Alexandra.

La gouvernante arrive immédiatement et se scandalise de voir Alexandra debout. Sans ménagement, mais avec douceur, elle reconduit la jeune femme et lui ordonne d'attendre dans « son » lit, et repart en laissant la nouvelle bonne en chaperon.

- Vous vous appelez comment ? finit par demander l'aitée.

- Anny, dit la jeune femme hésitante.

- Alexandra, répond Alexandra.

- Je sais. Dame Baroque sera ravie de vous voir réveillée. Il faut dire que ça fait un moment que vous êtes inconsciente.

- Combien de temps ?
- De ce que j'ai compris, cela doit faire une dizaine de jours. Vous dormiez déjà quand j'ai été engagée la semaine dernière.
- Engagée ? Oui... La maison n'allait pas rester sans femme de ménage.
- Ma prédécesseure est partie rapidement, je crois.
- Qui croyez-vous que je suis ? finit par demander Alexandra après un temps d'incompréhension.
- Je ne sais pas, hésite Anny. Une... une cliente ? Ou une amie de Dame Baroque ? Pardon. Je... je ne pose pas de questions sur les activités de ma Dame.
- Vous ne vous êtes pas renseignée sur le poste avant de l'accepter ?
- Non, pouffe presque la jeune femme qui se retient pour reprendre une pose professionnelle.
- Pourquoi ? demande Alexandra presque agacée.
- Et bien... Je... je suis payée quatre fois la solde normale d'une bonne, sans devoir rembourser le logis, le souper et la blanchisserie. Je dispose d'un jour de pause par semaine, payé, et d'une prime les soirs où ma Dame a besoin de moi comme... interprète. Une personne dans ma condition serait folle de poser des questions.

Alexandra hausse le sourcil. Quatre fois ? Quand M^{me} Berlu lui avait dit avoir déjà parlé du salaire avec sa mère, Alexandra n'avait pas plus discuté. A-t-elle gagné tant que cela, ou bien cette Anny a-t-elle réussi à négocier un meilleur contrat ? De peur de passer pour une de ces écervelées signant des engagements sans en lire les termes, Alexandra préfère ne rien dire.

Il faut une vingtaine de minutes avant que M^{me} Berlu et Dame Baroque pénètrent dans la chambre. Alexandra ressent une bouffée de chaleur en voyant la magicienne et craint de faire une crise de panique, mais il n'en

est rien. La Dame donne à Anny le bracelet, cause de tant de maux, et commence à parler par la bouche de la bonne.

- Comment vous sentez-vous ? demande la maîtresse de maison.

- Je vais bien, hésite Alexandra. Merci de m'avoir sauvée.

- Il n'y a pas besoin de remercier la responsable première de votre état. Je me suis montrée désagréable plus d'une fois et cela vous a conduite ici... Pardon.

Alexandra reste littéralement bouche bée. Quel genre d'employeur s'excuse ? Cela n'a pas vraiment de sens pour la jeune femme.

- Vous avez peur de la magie ? reprend la Dame.

- Un peu, avoue Alexandra.

- Pourquoi avoir postulé pour travailler ici alors ?

- Eh bien... Ma mère a choisi.

- Votre mère, murmure Dame Baroque. J'espère que vous n'en tiendrez pas rigueur à M^{me} Berlu, mais, en rangeant vos affaires, elle a trouvé la lettre que vous dissimuliez sous votre oreiller et me l'a apportée. J'ai eu l'indélicatesse de me renseigner plus en détail sur votre cas. L'acte de votre mère est criminel...

- Pitié, hoquette Alexandra. N'en parlez à personne... Je... Elle n'est responsable de rien. La...

- Nous en reparlerons, répond froidement la mage. En attendant, vous devez vous reposer et garder le lit au moins une semaine. La douleur va rapidement revenir et vous n'apprécierez pas. Ne vous levez plus sans mon contrôle. Si vous avez besoin d'aller aux commodités, sonnez Anny. Si vous ne vous sentez pas capable de garder le lit, dites-le-moi tout de suite que je vous endorme pour la semaine. M. Fransiz est parti vous acheter des romans pour passer le temps. Je peux vous sangler si

vous voulez. Avec des cordelettes si les entraves magiques vous posent problème. Le plus simple reste le coma.

- Le quoi ? murmure la pauvre fille terrifiée.

La mage n'attend pas de réponse et quitte la pièce en récupérant le bracelet.

Dans l'après-midi, M. Fransiz dépose une dizaine de romans qui n'auraient pas leur place dans une maison distinguée : des histoires policières et hardies, fardées d'un érotisme scandaleux, dans l'esprit des aventures d'Irulas Brelusco... Alexandra en vient à soupçonner de l'espionnage pour un choix si juste vis-à-vis de ses goûts.

Les jours passent et, effectivement, la douleur revient rapidement. M^{me} Berlu fait régulièrement boire à la jeune femme quelques godets de vin d'opium au miel, la propulsant dans des rêves surprenamment captivants. De temps en temps, Dame Baroque ausculte Alexandra, toujours dans son plus simple appareil, pour sa plus grande honte. Tout cela s'entrecoupe sporadiquement de discussions avec Anny, les moments où elle ne l'aide pas, et de questionnements sur le sens de toute cette convalescence. Quel domestique peut se prévaloir d'un tel privilège ? N'y aura-t-il pas un paiement final ? La magnifique Dame Baroque avec ses yeux froids aurait-elle de plus sombres desseins ou est-elle réellement altruiste ? C'est pour obtenir des réponses qu'Alexandra, presque entièrement remise, finit par parcourir l'hôtel particulier jusqu'au bureau de sa bienfaitrice.

Tremblante de peur, elle reste bloquée de longues minutes devant la porte jusqu'à ce que sa maîtresse lui ouvre.

- Entrez, dit la femme avec un accent très prononcé.

- Vous parlez ma langue ? demande Alexandra en s'avançant alors que la porte se referme par magie derrière elle.

- Peu. J'apprends. Bracelets meilleurs pour copendre.

- Oui, murmure la jeune femme en regardant les artefacts posés sur la table.

D'un geste, la maîtresse de maison invite Alexandra à s'asseoir, puis elle tire sur un cordon accroché à un mur et Anny apparaît dans la minute qui suit. La domestique n'a pas à recevoir d'ordre, prenant immédiatement le bracelet et l'enfant.

- La magie me fait peur, dit Alexandra alors que Dame Baroque s'installe devant elle.

- C'est la magie qui vous a fait certaines blessures que j'ai soignées en même temps que celle de la balle ? demande la femme à travers la bouche d'Anny.

- À Dianty, les maîtres ne vouvoient pas les domestiques.

- Je ne suis pas originaire de Dianty.

- Et j'imagine que je ne suis plus vraiment votre domestique, sourit presque la jeune femme. Merci pour ce que vous avez fait pour moi. Je partirai le plus rapidement possible.

- Pour aller où ?

- C'est vrai que je n'ai plus de maison, murmure Alexandra qui ne le réalise véritablement que maintenant.

- Vous pouvez rester aussi longtemps que vous le voulez.

- Merci... hésite la jeune femme réfléchissant à ses alternatives. Je partirai vite et je trouverai un moyen de vous rembourser.

- Il n'y a rien à rembourser, souffle Agathe en s'affalant sur son fauteuil. Je ne suis même pas sûre d'avoir le droit de pratiquer la magie de toute façon, même gratuitement.

- Pas pour soigner, oui. Il n'y a que l'Ordre de l'Hôpital du prince qui peut soigner les nécessiteux.

- Faudra éviter d'en parler alors.
- À moins de vouloir vous faire chanter.

La réflexion fait sourire les deux Diantiennes, le chantage d'un *Petit* sur un *Grand* étant une figure classique de la comédie de la cité. Agathe, elle, n'est pas certaine que la blague en soit bien une, mais finit par se détendre en réalisant que si. Incontrôlable, les trois femmes passent d'un sourire à un petit rire, avant que les deux domestiques se souviennent de leur vraie place face à une femme dont le rang social leur est infiniment supérieur.

Redevenue « sérieuse », la mage sort une bouteille de liqueur de plantes d'un tiroir et verse trois verres. Sans doute libérée d'une partie de sa culpabilité, elle commence à parler de choses plus triviales : sa découverte des spiritueux de la ville ; les quelques beaux paysages et bâtiments qu'elle a pu voir depuis son arrivée ; la complexité de l'étiquette... Alexandra lui confirme certaines remarques et l'introduit à d'autres merveilles de la principauté, même s'il s'agit souvent plus de lieux communs que de vécu, la domestique n'ayant jamais vraiment eu le temps de faire de tourisme dans sa propre ville.

- Ne serait-ce pas le moment de la découvrir ? demande la Dame. Vous pouvez bien vous prendre quelques semaines de repos. Je ne vous facturerais rien, promis.

- Merci, répond Alexandra en finissant son verre que la mage remplit de nouveau. Mais je dois rapidement trouver du travail. Et ça ne serait pas bien vu si mes futurs employeurs apprenaient que je préfère fainéanter plutôt que travailler. C'est important dans cette ville.

- J'ai pu le noter. L'oisiveté n'est pas bien vue. Dommage que, dans mon cas, l'instance réglementant mon métier fasse tout pour que je reste sans emploi.

- Vous voulez vraiment être mage ?

- Mais je suis déjà magicienne, s'offusque la Dame qui commence à être éméchée.

- Oui, oui. Je suis bien la première à en être consciente. Pardon. C'est juste qu'une femme mage, magicienne comme vous dites, ça sonne bizarre.

- Pas d'où je viens. Mais vous faites tout bizarrement ici. Pas d'école de magie, juste de l'apprentissage. Et cette connerie de guildes ! Même pas une institution publique. Ils font ce qu'ils veulent. Et ces connards d'avocats qui me disaient que ça passerait et qui, maintenant, me disent que ça prendra peut-être des mois. Sans même me certifier que j'aurai ou non cette foutue licence prétendument interdite aux femmes !

Alexandra et Anny sont profondément choquées et surprises par la nature crue des propos tenus par la Dame, qui vide son verre d'une traite, encourageant les deux autres à faire de même. Les pauvres servantes s'enfoncent un peu plus dans l'ébriété, pour y plonger complètement quand la magicienne ouvre une bouteille d'Aphim Orientale.

Les trois femmes, fortement ivres de la boisson psychotrope, affalées sur les fauteuils de lecture, parlent sans totalement se comprendre mutuellement. Par moments, elles s'imaginent marcher hors de la demeure, mais il n'en est rien. Sans contrôle, Alexandra se retrouve dans le grand salon de la famille Tulzy. Elle n'a pas peur. Elle ne fait que revivre un souvenir datant d'avant son agression. Elle nettoie des vitrines. Son geste s'arrête quand elle réalise que la chose encadrée devant elle n'est autre que la licence de la Guilde...

- Les Tulzy... dit piteusement la jeune femme à ses camarades d'ivresse. Leur licence est familiale. Ils n'ont pas à la renouveler et elle se transmet depuis avant la fondation de la Guilde. De père en fils... mais pas uniquement. Cette licence est liée à la propriété, et non à la gérance. Et l'actuel propriétaire de la boutique n'est le... pas le... C'est la mère du maître ! Elle n'est évidemment pas mage, mais elle est la dépositaire tout de même et donc la titulaire de la licence...

L'épiphanie éthylique d'Alexandra chamboule brutalement les investigations légales des avocats de Dame Baroque. Il faut dire qu'ils s'étaient limités à l'étude de la chartre de la Guilde des mages et non des textes antérieurs qui, pour la majorité, avaient été abrogés. Mais pas tous ! En particulier une règle sur l'héritage des licences et privilèges commerciaux des groupements familiaux déjà actifs avant la fondation la Guilde. Ainsi, la « règle tacite » interdisant aux femmes de détenir une licence est instantanément contredite par une directive définissant clairement le contraire, et ayant une valeur légale supérieure.

Alexandra est contente pour la Dame, mais souffre de ses propres préoccupations. Marchant en direction de l'hôtel particulier, la servante sans maître est dépitée. Tout juste sortie de la demeure d'une notable famille de négociants, elle ne peut que constater que son entretien avec la gouvernante en chef ne s'est pas très bien passé. Elle n'avait jamais eu à se confronter à cet exercice et se trouva fort dépourvue quand la discussion fut venue. Pas un seul petit morceau de courage ne lui permit de faire bonne figure... Un mal de tête prend la jeune femme. Bien que personne ne lui fasse de remarque, Alexandra a honte de vivre aux crochets de Dame Baroque.

Le soir venu, la jeune femme mange à l'office en écoutant religieusement les bons conseils de M^{me} Berlu sur « comment se vendre ». Anny à ses côtés acquiesce en silence. Cette dernière a toujours beaucoup de mal à croire qu'Alexandra soit bien sa prédécesseure et non une cliente. Pour calmer la froideur qui commençait à pointer, sans doute née de la peur de n'être qu'une remplaçante temporaire, Alexandra la rassure en expliquant ne plus souhaiter travailler dans un environnement où la magie est présente. Anny approuve faiblement, puis, après une hésitation, offre également quelques conseils. L'humeur générale se détend, quand brutalement l'on frappe à l'entrée principale. M^{me} Berlu blêmit.

- Notre Dame n'attendait personne, dit Anny.
- Pas que nous sachions, répond M^{me} Berlu qui se lève.
- N'est-ce pas à M. Fransiz d'ouvrir la porte d'entrée ?
- Dame Baroque lui a donné sa soirée, car sa grande fille est malade, répond la gouvernante en se dépêchant de rejoindre l'escalier conduisant au rez-de-chaussée.
- Qui cela peut-il être ? s'énerve Anny. Pas une personne de qualité pour ne pas s'être fait annoncer.
- Il suffit de jeter un œil, répond presque espièglement Alexandra en désignant la porte de service.

Sans plus de cérémonie, les deux jeunes femmes s'approchent et entrouvrent la porte pour regarder. Il y a une seconde de doute au moment où l'ex-bonne de la maison voit la calèche garée dans la cour, mais lorsqu'elle entend la voix de l'un des hommes devant la porte, son corps se fige presque. Alexandra n'a que le temps de faire deux pas à l'intérieur de l'office alors que son cerveau lui rappelle ses cauchemars. Tulzy... Pourquoi avait-elle parlé des Tulzy à Dame Baroque ? Folle qu'elle est ! S'effondrant, elle croit revivre les tentatives de « caresses » de l'héritier de la famille marchande. Prise de panique, elle repousse sans ménagement Anny qui s'approche pour l'interroger sur son état. Sa respiration s'accélère, mais elle a l'impression de suffoquer. Un cri au-dessus ! M^{me} Berlu hausse le ton face aux hommes qui forcent l'entrée. La voix de l'abominable héritier tonne, exigeant que la « putain » qui menace sa famille vienne en subir les conséquences.

- Dame... Dame Baroque est en danger, parvient à grelotter Alexandra.
- Calmez-vous. Qui sont ces gens ?

La respiration de la jeune femme s'emballe alors que le cri de M^{me} Berlu laisse imaginer le pire ! Les souvenirs s'imposent à Alexandra, tel un odieux ressac la frappant. Une fois. Puis une deuxième fois. C'est à la

troisième que sort d'une chambre Dame Baroque. Alexandra n'a pas le temps de réaliser que la maîtresse des lieux n'a aucune raison d'être là, alors qu'elle se trouvait dans son bureau la demi-heure précédente. La magicienne place ses mains sur les tempes de l'ex-bonne et d'un coup la peur expire. Rien n'a disparu des souvenirs, mais les horreurs semblent subitement ne plus avoir d'emprise sur elle. Calme, Alexandra voit la maîtresse coller son front contre celui d'Anny.

- Bien, madame, dit la domestique avant de se lever et de quitter la demeure en courant par la porte de service.

- Venez, dit Dame Baroque à l'ex-bonne avec un accent presque incompréhensible.

Entrant dans la chambre d'où est sortie précédemment la magicienne, Alexandra découvre qu'un morceau de mur est comme une porte. L'accès donne sur un couloir exigu qui longe tout le flanc de l'hôtel particulier. Au bout du court couloir, un escalier de métal monte. Suivant de près la maîtresse des lieux, la domestique observe la magicienne lorgner un œilleton, rester quelques secondes muette puis ouvrir une trappe, sortir du couloir secret pour revenir rapidement avec une M^{me} Berlu tuméfiée au visage. L'accès refermé, les trois femmes demeurent là, taciturnes. Les hurlements injurieux des hommes de la famille Tulzy passent à travers toute la maison. Après au moins dix minutes où s'enchaînent les bruits de meubles retournés et brisés, les agresseurs reparaissent au rez-de-chaussée et descendent dans l'office. Ils finissent par remonter à l'étage, et Alexandra entend distinctement qu'ils veulent incendier la demeure. Tirant un pan de la robe de la magicienne, elle cherche à lui mimer le péril. Après quelques secondes d'incompréhension, Dame Baroque comprendre.

Faisant jouer les flux d'érebe, les cheveux de la magicienne irradient d'une lumière cristalline. Apparaît alors comme une sorte de poudrin de glace partout autour des femmes. D'un regard dans l'œilleton, Alexandra voit cette merveille s'accomplir dans toute la demeure. Il ne fait pas plus froid, mais le souffle d'Alexandra commence à exhaler de

la buée et que les particules argentées se déposent sur elle. Elle distingue l'un des hommes tentant d'allumer un feu, qui ne prend pas. Même à l'aide d'alcool, aucune flamme ne naît. Cinq minutes passent où les hommes vocifèrent de plus en plus, puis finissent par quitter l'hôtel en brisant tout ce qui arrive à leur portée. Mais il est trop tard, comprend Alexandra, car, au loin, une sirène retentit.

Dame Baroque sort alors la cachette et prend la direction de l'entrée. Alexandra et M^{me} Berlu à ses chausses, elles découvrent les envahisseurs se précipitant dans leur calèche et ordonnant au conducteur de partir à bride abattue. Au moment où le domestique, que reconnaît Alexandra, claque la croupe du cheval, la magicienne, à la stupeur des autres femmes, lance un sort faisant sortir de ses mains une véritable langue de feu qui frappe l'essieu arrière de la voiture. Le cheval, terrifié, se braque et retombe à la renverse dans un hennissement douloureux. Se débattant, l'animal se redresse et part en furie, emportant avec lui le domestique. Les hommes sortent piteusement de la calèche en flammes et n'ont pas le temps de regarder en direction du pas de la porte qu'une dizaine d'hommes de la milice civile arrivent et dirigent leurs arquebuses sur eux.

Enchaînés, les agresseurs et l'héritier de la famille Tulzy ne mettent pas longtemps pour clamer leur statut supérieur et menacer les soldats. Le chef de la milice n'est cependant pas là pour répondre à leurs exigences, mais constate l'étendue des dégâts à l'intérieur de l'hôtel particulier. L'homme est fortement marqué par les larmes de Dame Baroque, dont Alexandra ne saurait dire si elles sont sincères ou théâtrales vu la soudaineté du changement d'humeur. Toujours est-il que le sergent ne cesse de répéter des mots comme « odieux crimes », « perfides crapules » et « maudits malandrins ». M^{me} Berlu, dont le niveau de sincérité est plus certain, s'effondre presque dans les bras de l'homme. Tout cela est si émotionnellement fort que le sergent perd tout sens commun quand l'un de ses hommes vient l'informer de l'identité des agresseurs.

- Ces pourceaux pourraient tout aussi bien être des nobles que je ne pardonnerais pas un tel acte de barbarie ! hurle-t-il presque. S'en prendre à la maison d'une honnête femme, quand elle est dépourvue de la protection d'un homme, est intolérable. Je les ferai personnellement charrier jusqu'à chez le prévôt des marchands. Dès maintenant !

Sur cette déclaration, Dame Baroque, avec ses magnifiques yeux humides, remercie l'homme dans sa langue mystérieuse, le faisant rougir. Déclenchant un branle-bas de combat, les miliciens se saisissent des agresseurs enchaînés et les traînent à leur suite malgré les invectives de l'héritier.

Toute cette aventure ne se calme pas pour autant. Alarmés par la cacophonie, nombre de voisins accourent pour apporter leur égard à la maîtresse des lieux, et sans doute aussi pour en apprendre plus sur ce qui fera la une des cancans du quartier au lever du soleil. Nombre de femmes de marchand sont horrifiées en découvrant l'état de l'hôtel particulier. Anny reparait alors et sert d'interprète à la Dame pour recueillir les soutiens. Cela dure jusqu'à ce qu'apparaisse dans la cour le prévôt en personne. La maîtresse de maison accueille le notable avec la rigueur cérémonieuse qui est due, mais le magistrat, galant, lui enjoint de faire fi des convenances dans pareille situation. L'homme est effaré par l'état de l'hôtel.

- Ma Dame, s'offusque-t-il, ayant été nombre de fois l'invité de votre aimable oncle, je ne peux qu'être choqué par l'horreur dans lequel se trouve cette demeure. J'ai dû libérer de ses chaînes le bon M. Tulzy, mais sachez que cet acte ne restera pas impuni. Un gentilhomme ne devrait jamais se laisser emporter par la haine murmurée par ses courtisans ! Soyez assurée que mon office se chargera de cette affaire dans la plus stricte justice !

- Merci infiniment, monseigneur, dit la magicienne par la bouche d'Anny. Je suis sûre que l'amitié qu'avait feu mon oncle pour vous n'était pas de ces affections d'amabilité. Je demanderai évidemment à mes avocats de déposer à votre office l'ensemble des pièces nécessaires

à ma plainte. Le cabinet Despole & Enerde traite majoritairement d'affaires administratives, mais je lui fais toute confiance.

À l'énoncé du nom du cabinet, le magistrat avale de travers. Il poursuit par quelques paroles de convenance avant de finalement prendre congé. Dans les minutes qui suivent son départ, Dame Baroque remercie tous les badauds présents et les congédie de la plus aimable des manières avant de refermer les portes de la demeure d'un sort les rendant inviolables. Alors, d'un ton beaucoup moins châtié qu'à l'habitude, la maîtresse de maison dit :

- Merde pour le nettoyage, nous verrons ça demain. Tout le monde au lit !

La semaine qui suit est riche en nouvelles. L'affaire de l'intrusion remonte même, paraît-il, aux oreilles du prince en personne. Une longue affaire judiciaire en perspective, qui se règle assez sobrement par la venue du père de l'agresseur. Présentant, sans l'excuser, l'acte de son fils comme celui de la jeunesse bilieuse et revêche, il sous-entend tout de même que le tort ne saurait être exclusif. Malgré ses réticences, Alexandra, n'étant plus l'employée de Dame Baroque, lui sert de témoin lors de la rencontre. Le patriarche ne la remarque presque pas et ne semble pas la reconnaître. Vient le moment de la question financière. L'homme convient qu'une compensation pour les dégâts subis est nécessaire. Les procédures judiciaires pouvant durer des années, d'autant plus entre deux parties suffisamment riches pour employer des cabinets d'avocats hautement professionnels, il offre de faire expertiser les pertes et d'échelonner sur quelques mois, voire années, un remboursement allant jusqu'à soixante-dix pour cent des dommages irrémédiables et vingt-cinq pour cent des destructions partielles, avec accès préférentiel aux experts de la maison Tulzy en réparations magiques.

- Votre offre est plus que généreuse mais ne couvre que les dégâts matériels, finit par dire la Dame. À plus forte raison que les dommages les plus onéreux se trouvent sur des articles magiques dont la réparation ou le dédommagement au prix d'« expert » ne saurait être bien à mon avantage. Également, vous semblez croire que les poursuites n'auraient d'effet que sur le montant des dommages que vous seriez obligé de verser, alors que les atteintes à votre réputation seront en réalité bien plus lourdes. Vos pertes de clientèle pourraient vous être bien plus préjudiciables à terme, d'autant plus avec un héritier qui n'en est pas à sa première frasque d'après les rumeurs. Des familles marchandes ayant quelque peu perdu en influence au cours de vos vingt dernières années de patronage y trouveront indubitablement un nouveau souffle. Aussi je serais sans doute encline à accepter une offre de rachat plus que

généreuse d'un cartel de vos concurrents les plus clairvoyants sur la réalité de votre situation. Évidemment, ces offres ne m'intéresseraient que si, et seulement si, la Guilde des mages persistait dans sa position jusqu'au-boutiste pour m'interdire toute licence. Etat qui, fatalement, finirait par vous être tout aussi dommageable ; votre licence familiale étant, juridiquement, l'apanage de votre mère, n'est-ce pas ?

Les variations de couleur du patron de la famille Tulzy auraient presque un effet comique si l'air de la pièce n'était pas si chargé. Après qu'il a baragouiné quelques mots, arguant qu'il pourrait parler à ses amis de la Guilde pour faire avancer l'affaire dans un sens favorable, Dame Baroque propose une seconde et dernière rencontre d'ici quelques jours pour suivre le fil de la situation, qu'elle espère rapide.

Persuadée que la magicienne verra incessamment les promesses de Tulzy se transformer en succès, Alexandra est beaucoup plus calme lors de l'entretien d'embauche suivant. Appliquant les conseils de M^{me} Berlu et d'Anny, la jeune femme estime marquer des points et reçoit une offre de deuxième entrevue d'ici quelques jours. Guillerette, elle l'est d'autant plus en découvrant que *Les Aventures d'Irulas Brelusco*, son récit épisodique favori, reprennent dans le journal. Se précipitant, avec modération, pour récupérer de l'argent dans sa chambre, elle est stupéfaite de voir le journal posé sur son lit. Une rapide investigation auprès d'Anny lui apprend que c'est la maîtresse des lieux en personne qui a demandé à M. Fransiz de l'acheter. La femme étant en plein travail, l'ex-domestique préfère attendre pour la remercier et commence sa lecture. Elle est ravie, comme elle ne le croyait plus possible, se sentant de nouveau exaltée par les mots de l'auteur. Une nouvelle enquête semblant mettre en avant un mage indépendant ayant des relations plus que douteuses avec les établissements du monde de la nuit ! Alexandra se passionne, entend son cœur battre et explose de frustration au « à suivre » de fin de texte. Hurlant presque, elle est replongée dans un passé nostalgique pas si lointain. Sa mère lui manque bien plus qu'elle ne lui en veut. Elle pleure un peu.

Le soir, Dame Baroque ouvre l'une des meilleures bouteilles de la cave et sert tout le monde. Le patriarche Tulzy a fait montre d'une incroyable vélocité d'action, et une missive reçue plus tôt dévoile que la Guilde a passé la demande de la magicienne en « à l'étude avancée ». Cette classification n'autorise pas la Dame à pratiquer directement la magie contre rétribution, mais lui octroie le droit d'exercer un travail de conseil, de dépôt-vente et de négoce sans création personnelle. Le dernier point lui permettant de rouvrir la boutique de son oncle.

Encore plus tard dans la soirée, Alexandra retrouve la femme dans sa bibliothèque particulière. Ayant pris la petite habitude d'échanger quelques mots sans le bracelet autour d'un verre, la jeune domestique regrette l'idée de devoir bientôt quitter l'hôtel particulier. Après quelques minutes dignes d'un jeu d'équilibriste, les deux femmes concèdent qu'il reste beaucoup de travail linguistique. Appelée, Anny enfile son bracelet.

- Si vous le voulez, je ferai parvenir une recommandation élogieuse à cette maison où vous postulez, dit Dame Baroque. Mais peut-être souhaitez-vous ne pas vous précipiter à ce premier poste après cela.

- Qu'est-ce ? demande l'ex-bonne en saisissant une lettre que lui tend la magicienne.

- Un peu de justice dans ce monde qui en manque parfois.

Alexandra est dans l'incompréhension. Elle ouvre la lettre et découvre une dépêche bancaire, l'informant que, suite au constat d'une faute de transfert, son solde, issu de son drame, lui est entièrement « recredité ». L'ex-bonne ne comprend pas et en vient à avoir peur.

- Cela veut dire que ma mère...

- Continuera à vivre sa vie où qu'elle soit, la coupe la Dame sur un ton calme. Il a fallu quelques pressions, mais pour éviter un scandale la banque fermera les yeux. Cette somme ne représente rien pour eux. Ce n'est que justice pour ce que vous avez vécu. Cela vous ouvre beaucoup

de portes. Le mariage, évidemment, mais aussi un autre avenir que celui de domestique. C'est un honorable métier, mais qui n'est pas toujours une vocation. Une fraction de cette somme suffira bien largement pour prendre quelques cours vous offrant bien des opportunités. D'autant plus en restant domiciliée ici... La vie n'offre pas fréquemment de telle chance à celles qui ont souffert, alors n'y renoncez pas par crainte. Imaginez ! Vous pourriez même devenir autrice de vos propres histoires.

Alexandra est brutalement frappée. Pas de peur, d'horreur ou de douleur comme cela a été trop souvent le cas, mais d'affection. Dame Baroque lui a dit tout cela avec une voix si différente... amicale. Véritablement amicale. L'ex-bonne ne peut retenir ses larmes et hésite quelques secondes avant que la magicienne ne fasse ce qu'elle aurait voulu faire : la prendre dans ses bras.

Le matin suivant, Alexandra se réveille avec un sentiment bizarre : une sensation de trop. Trop de possibilités. D'opportunités. Elle n'imaginait pas vraiment profiter intégralement de cet argent. Elle y voyait un moyen d'avoir une vie un peu plus simple, mais pas une autre vie. Elle réalise alors qu'elle n'avait jamais questionné cette hypothèse. Être autre chose que bonne ou mère ? Les femmes éduquées ont toujours eu accès à des postes au sein de la principauté. Les filles de noble rejoignent fréquemment les académies littéraires ou administratives. Les filles et femmes de clerc occupent des charges de comptable ou de trésorière. Les commerçantes sont légion. Et les princesses de Dianty, évidemment, qui ont, plus d'une fois, pris le trône en l'absence de frère le temps que leurs fils soient en âge. Et voilà Alexandra face à cela. Elle sait parfaitement lire et écrire, sans doute mieux que la majorité des autres bonnes. Elle sait également compter, sans être un prodige. Avec une formation, elle pourrait devenir secrétaire, par exemple. Un genre de poste qui offre du changement. Combien de fois a-t-elle abandonné toute maîtrise dans son travail, laissant son corps agir de lui-même dans des tâches qu'elle avait réalisées à des centaines d'occurrences ? Ne plus avoir le contrôle. Ne plus être consciente de soi. N'être qu'un fétu de paille porté par le vent.

Il y avait du confort à n'être rien. À n'avoir d'autre but que d'obéir. D'accomplir une tâche parfaitement sue. Mais il y avait aussi une profonde solitude dans ces actions. Une sorte de renoncement. L'acceptation d'être une chose. Ce qu'elle avait refusé d'être quand l'héritier des Tulzy avait voulu la prendre comme telle...

Quittant le lit, elle rejoint l'office pour le petit déjeuner. C'est là, alors que M. Fransiz lui tend le journal qu'il a fini de lire, qu'Alexandra a une nouvelle épiphanie. Lucide cette fois. En page 3, « L'héritier Tulzy trouve la mort dans un accident de calèche » ! Son bourreau. Une calèche ? Elle parcourt attentivement l'article et prend des notes mentales : le conducteur alcoolisé ; un cheval rendu fou ; une nuque brisée. La jeune femme tique. Son tortionnaire avait beaucoup de vices, mais pas celui de l'alcool, elle en est sûre. Elle veut rire d'un autre lien que son cerveau fait, mais en y réfléchissant... Les tableaux représentant feu M. Flitsy et quelques membres de sa famille ne sont en rien ressemblants à la magnifique Dame qui gouverne la demeure désormais. Sans savoir pourquoi, elle se remémore le soir de l'attaque de Tulzy, quand Dame Baroque a collé son front contre celui d'Anny et que cette dernière a réagi comme si on lui avait donné un ordre. Une pensée, murmure impossible, se transforme en *peut-être*, puis de *peut-être* en *et si*, pour finalement devenir un *évidemment*.

Chaque marche qui conduit Alexandra vers la chambre de Dame Baroque est plus dure à monter que la précédente. Et si... Et si. Et si ? Et si ! Quand elle entre dans la chambre, l'ex-bonne ne respecte pas les conventions. Elle s'assoit sur le bord du lit où la Dame s'éveille tout juste, comme peut le faire une amie, et elle tend le journal à la page 3. La Dame ne comprend pas tout de suite. Elle échange un regard avec Alexandra, et cette dernière réalise qu'elle fait plus que juste la regarder. Elle lit en elle ! Le visage de la magicienne se fait un peu triste. Elle se lève et invite Alexandra à la suivre dans sa bibliothèque, appelant Anny via un cordon.

- C'est vous ? demande avec hésitation l'ex-servante après un moment de gêne quand Anny enfile le bracelet. Pour l'article ?

- Ce n'était que justice.
- Justice, répète Alexandra ahurie, pour avoir brisé quelques meubles ?
- Pour ce qu'il vous a fait à vous, répond la mage dans un murmure avec un regard qui glace son interlocutrice.
- Ce... ce... n'est pas la justice. Et... puis, il avait payé pour ce qu'il avait fait...
- « Payé », la coupe sèchement Dame Baroque. Même si j'acceptais l'idée que l'on puisse payer en monnaie pour absoudre ce qu'il vous a fait subir, vous n'étiez ni la première ni la dernière. J'ai lu dans son esprit, et d'autres ont eu moins de « chance ». D'autres ne se sont jamais relevées.
- Ce... ce... balbutie fortement une Alexandra bouleversée. Ce n'était pas à vous de... juger et condamner dans tous les cas. Cette ville dispose de lois et elles sont justes... Vous auriez dû le dénoncer aux autorités pour qu'il réponde de ses actes devant le prince.
- Vous êtes naïve...
- Et vous, une criminelle ! tonne furieusement Alexandra en réponse à ce mot qu'elle méprise au plus haut point. Et ce n'est pas le premier, n'est-ce pas ? Vous avez également assassiné votre oncle et toute sa maisonnée !
- L'homme qui possédait ce lieu n'était pas mon oncle, répond la Dame surprise de l'agressivité de la fille. C'était un criminel... Non, le mot est trop faible. Et ses domestiques ne valaient pas mieux que lui. J'ai épargné ceux qui ignoraient la vérité, comme M^{me} Berlu et M. Fransiz.
- Granalbine est-il un pays si juste que les plus pauvres ne craignent pas de dénoncer les crimes des riches ?
- Je n'en sais rien. Je ne suis pas vraiment originaire de Granalbine, mais oui, là d'où je viens, nul n'a peur de dénoncer un crime.

- Alors vous n'auriez pas dû venir ici, car vous ne trouverez pas de véritable innocent dans ce pays. Vous pouvez manipuler les gens ? Leurs pensées et leurs actes ?

- Oui.

- C'est pour ça qu'Anny ne réagit pas, note Alexandra en se levant pour s'approcher de la domestique. Vous l'utilisez comme une poupée. Comme vous l'avez fait avec moi...

- Je n'aurais pas dû vous forcer à faire usage du bracelet, dit faiblement la magicienne par la bouche d'Anny. Je m'en excuse sincèrement. Vraiment. Quand j'ai embauché Anny, je lui ai clairement expliqué ce que j'attendais d'elle et ce qu'elle devrait accepter. Elle a beaucoup de rêves et d'espérance, et je me suis engagée à l'aider à les réaliser.

- Vous avez aussi manipulé la banque pour me rendre mon argent ?

- Non, les avocats ont suffi.

- Des avocats payés avec les bénéfices de meurtres odieux ! hurle presque Alexandra, les larmes aux yeux.

- Ce qui est odieux, ce sont les horreurs que Flitsy faisait subir aux femmes que ses domestiques lui amenaient ! répond Agathe sur le même ton. J'ai libéré cette ville de son monstre le plus cruel et vicieux !

- Ce n'était pas à vous de faire ça ! explose Alexandra. Vous n'êtes qu'une étrangère ! Vous débarquez ici, vous volez une demeure en assassinant son légitime propriétaire ; vous vous faites passer pour ce que vous n'êtes pas ; puis vous exigez de changer les lois ! Vous exhortez l'une des institutions les plus anciennes à bouleverser des traditions millénaires ! Et maintenant, vous tuez de nouveau ! Et après ? Vous assassinerez tous les agresseurs ? Tous les soûlards ? Les voleurs ? Puis vous assassinerez le prince parce qu'il fera quelque chose qui ne vous plaira pas ! Et qui d'autre ? Moi ?

- Vous êtes innocente.

- Vraiment ? dit la fille en riant de ses nerfs qui lâchent, la forçant à se rasseoir. Le suis-je vraiment ? Je... je suis désormais votre complice. Vous avez tué et je le sais. Devrais-je vous dénoncer ?

- Je ne vous en tiendrais pas rigueur.

- Mais pour quel bénéfice ? Croyez-vous que la VRAIE justice m'épargnera ? Croyez-vous qu'elle me jugera innocente de vos actions alors que vous avez assassiné l'homme qui avait cherché à abuser de moi ? Et même si. Croyez-vous que Dianty oubliera cette affaire ? Que moi, M^{me} Berlu, M. Fransiz ou Anny survivrons à cela ? Que nos familles y survivront ? Nous serons tous exilés, officiellement ou officieusement pour VOS crimes !

À ces mots, paradoxalement, Alexandra sent une puissance nouvelle l'habiter. Comme si elle était Irulas Brelusco confrontant un bandit. Une force qui lui dit qu'elle pourra tout surmonter. Elle reprend avec calme en se levant :

- Si j'apprends ou découvre un jour que vous avez tué de nouveau, quelle que soit la raison, je vous dénoncerai, dussé-je périr en le faisant !

Elle tourne les talons et retourne dans sa chambre. Elle y prend ses affaires et quitte l'hôtel particulier sans un au revoir à tout le monde. Leur ignorance sera leur salut, pense Alexandra, qui se promet de ne plus jamais avoir à supporter le prix du silence...

Fin